Neurones miroirs et faculté de nier

Paolo Virno

University of Roma Tre, Italy
e-mail: paolo.virno@uniroma3.it

Abstract: Verbal language does not serve as a powerful loudspeaker for the preliminary sociability which the mirror neurons establish. Proposition although does not expand neurophysiological empathy ; instead, it can suspend it. Verbal language distinguishes itself from other communicative codes, as well as from cognitive prelinguistic performance, because it is able to *negate* any type of semantic content. Even the perceptive evidence that « this is a man » is subjected to the function of the word « not ». The linguistic animal is the species capable of *not* recognizing its own kind.

Keywords: Mirror Neurons, Empathie, Linguistic Negation, Reciprocal Recognition, Public Life, *Katekhon*

1. Logique et anthropologie

L'étude de la négation linguistique est, depuis le début et sous toutes ses facettes, une enquête anthropologique. Expliquer les prérogatives et les usages du signe « non » oblige à expliquer certains traits distinctifs de notre espèce : la capacité de se détacher des événements environnants et des pulsions psychiques, l'alternance d'inhibitions et désinhibitions non prescrites par des stratégies d'adaptation à l'environnement, le besoin de rites et d'institutions, l'ambivalence des émotions, la modification soudaine de conduites habituelles. Dans une goutte de grammaire, disait Wittgenstein, est parfois renfermé un traité de philosophie tout entier. Ceci est particulièrement vrai à propos de la grammaire du « non ». Son étude nous renseigne sur la façon d'être au monde de l'*Homo sapiens*, et nous offre une clé pour déchiffrer l'ensemble des sentiments et comportements qui nous font parler, selon, de malaise de la civilisation ou d'actualité de la révolution.

Pour donner sa juste place au connecteur logique « non » dans la forme de vie humaine, je propose trois hypothèses étroitement liées, sur la nature sociale, ou plutôt publique, de notre esprit. Plus exactement, trois hypothèses dont le thème est la singulière discontinuité entre le fondement biologique de cette socialité et ses tortueux développements linguistiques, marqués par le pouvoir tellurique de la négation.

Hypothèse I. L'animal humain comprend les intentions et les émotions de ses semblables en vertu d'une intersubjectivité originaire, qui précède la constitution même des sujets individuels. Le « nous » se manifeste avant qu'arrive le « moi »

conscient. La relation entre les membres d'une même espèce est, avant tout, une relation impersonnelle. Sur l'existence d'un domaine d'expérience pré-individuel ont insisté des penseurs comme Lev S. Vygotskij (1934), Donald W. Winnicott (1971), Gilbert Simondon (1989). Vittorio Gallese (2003), un des découvreurs des neurones miroirs, a reformulé la question de façon particulièrement incisive, en reconduisant l'antériorité du « nous » par rapport au « moi » au fonctionnement d'une zone du cerveau. Pour savoir si quelqu'un souffre ou éprouve du plaisir, cherche la tranquillité ou les ennuis, va nous agresser ou nous embrasser, nous n'avons pas besoin de propositions, ni d'une attribution d'intentions. Il suffit que s'active dans notre cerveau un groupe de neurones situés dans la partie ventrale du lobe frontal inférieur.

Hypothèse II. De cette socialité préliminaire, apanage de tous les singes anthropomorphes, le langage n'augmente pas la puissance. Il serait irréfléchi de supposer que celui-ci amplifie et articule par la richesse de ses moyens la syntonie entre les esprits déjà garantie par un dispositif cérébral. La pensée verbale provoque plutôt l'affaiblissement, ou même la débâcle momentanée, de l'empathie neurophysiologique (le *co-sentir*, sentir ensemble). Le langage se distingue des codes communicatifs basés sur les indices et signaux, mais aussi des cognitions non verbales (sensations, images mentales, etc.), parce qu'il peut *nier* quelque représentation que ce soit. Même l'évidence perceptive qui nous fait dire « ceci est un homme », devant un immigré, cesse d'être incontestable du moment qu'elle est soumise au « non ». Dans le langage s'enracine l'échec de la reconnaissance réciproque entre individus de la même espèce. Grammaticalement impeccable, doté de sens, à portée de chaque bouche est l'énoncé « ceci n'est pas un homme ». Seul l'animal doté de la parole est capable de *ne pas* reconnaître son semblable.

Hypothèse III. Le langage ne manque pas de procurer un antidote au venin qu'il a inoculé dans la socialité innée de l'esprit. Tout en pouvant saboter totalement ou en partie l'empathie produite par les neurones miroirs, il offre cependant un remède, en fait le seul remède adéquat, aux dégâts ainsi causés. Le sabotage initial peut être saboté à son tour. La sphère publique, niche écologique de nos actions, est le résultat instable d'une lacération et d'une suture, de la première autant que de la seconde. Elle ressemble donc à une cicatrice. Autrement dit, la sphère publique tire son origine de la *négation d'une négation*. Si la saveur dialectique de cette expression vous répugne, j'en suis désolé, mais c'est la seule qui me semble adéquate. Pour être tout à fait clair, il convient de préciser que la négation d'une négation ne restitue pas la première syntonie pré-linguistique. Toujours et encore éludé et neutralisé, le risque de non-reconnaissance est cependant inscrit irréversiblement dans l'interaction sociale.

2. A l'origine était le « nous » : une intersubjectivité sans sujets

Corollaires de l'hypothèse I. Gallese écrit (2003 : 31) : « Il y a environ dix ans, notre groupe a découvert dans le cerveau du singe l'existence d'une population de neurones pré-moteurs qui s'activaient non seulement quand le singe exécutait des actions finalisées avec la main (par exemple saisir un objet), mais aussi quand il observait les mêmes actions exécutées par un autre individu (homme ou singe). Nous avons nommé ces neurones « neurones-miroir » ». L'expérience a été étendue avec succès à notre espèce. On a en effet constaté la présence de neurones miroirs dans le

cerveau humain. Plus précisément, ils sont situés dans la partie ventrale du lobe frontal inférieur, constitué de deux zones, la 44 et la 45, appartenant toutes deux à l'aire de Broca. Lorsque nous voyons un manifestant devant le siège de la Goldman Sachs qui commet une action dont parleront les journaux, dans notre cerveau sont activés les mêmes neurones que si nous accomplissions nous-mêmes cette action. C'est grâce à ce processus que nous sommes capables d'identifier les tonalités émotives d'un individu de notre espèce, et d'inférer les intentions de ses gestes.

Les neurones miroirs sont le fondement biologique de la socialité de l'esprit. Je comprends les pleurs d'un homme devant moi parce que j'en imite le comportement au niveau cérébral, c'est-à-dire que mes propres glandes lacrymales commencent à s'activer. Cette syntonie automatique et irréfléchie donne lieu, selon Gallese, à un « espace nous-centrique », où, cependant, le pronom « nous » n'indique pas une pluralité de « moi » bien définis, mais désigne plutôt un ensemble de relations pré-individuelles ou « sub-personnelles ». En bref, « l'absence d'un sujet auto-conscient n'exclut pas la constitution d'un espace primitif « soi/autre », caractérisant ainsi *une forme paradoxale d'intersubjectivité privée de sujet* » (*ibid.* :16, les italiques sont de moi).

3. Ceci n'est pas un homme

Corollaires de l'hypothèse II. Est-ce que la « greffe » du langage favorise et augmente la simulation réalisée par les neurones miroirs? Ou bien est-ce qu'il la perturbe et en limite la portée? Je penche décidément pour la deuxième alternative. Je pense que le langage rétroagit de façon destructive sur cet espace, en minant sa compacité. La socialité de l'esprit humain est justement modelée par cette rétro-action. Cela veut dire qu'elle est modelée par la trame, bien sûr, mais aussi par la tension durable et l'écart périodique entre l'empathie neurale et la pensée verbale.

Chaque penseur naturaliste doit rendre compte de ce fait : l'animal linguistique peut *ne pas* reconnaître un autre animal linguistique comme son semblable. Les cas extrêmes, de l'anthropophagie à Auschwitz, ne font qu'attester de façon virulente cette possibilité permanente. Celle-ci se manifeste la plupart du temps dans des tonalités intermédiaires, prenant des formes édulcorées et allusives dans les interstices de la communication quotidienne. Situé aux limites de l'interaction sociale, le risque de la non-reconnaissance se répercute toutefois sur son cours ordinaire et en pénètre toute la trame.

Que signifie ne pas reconnaître son semblable? Le vieux juif est tenaillé par la faim et pleure d'humiliation. L'officier nazi sait ce qu'éprouve cet individu de son espèce, en raison de la « capacité fondamentale de modeler le comportement de *l'autre*, au moyen de des ressources neurales utilisées pour modeler son *propre* comportement » (Gallese 2003 : 42). Mais il peut désactiver, au moins partiellement ou provisoirement, l'empathie générée par les neurones miroirs. De sorte qu'il arrive à traiter le vieux juif comme un non-homme. Il est trop commode d'imputer l'atrophie du co-sentir intra-spécifique à des raisons historiques, culturelles, politiques. Toujours prêt à souligner les caractères invariants de notre espèce, le naturaliste ne peut revêtir à brûle-pourpoint, quand cela lui convient, les habits de l'herméneute relativiste. Pas de jeu de passe-passe, s'il vous plaît ! Il va de soi que la dimension politico-culturelle, qui se distingue par son intrinsèque variabilité, a un poids prépondérant dans l'existence concrète de tout être humain. Ce qui compte, pourtant, est de déterminer les bases biologiques de cette dimension et de sa variabilité.

L'officier nazi peut *ne pas* reconnaître le vieux juif en vertu d'une propriété tout à

fait naturelle, donc innée et invariante, du primate *Homo Sapiens*. Autrement dit, il peut *ne pas* le reconnaître, parce que la socialité de l'*homo sapiens* ne se fonde pas seulement sur les neurones miroirs, mais aussi sur le langage réglé par la syntaxe. La suspension du « co-sentir neural » est étroitement liée à la prérogative la plus décisive du discours humain : la négation, l'usage du « non », les nombreux moyens de confiner un prédicat ou une assertion entière dans la région du faux, de l'erreur, de l'inexistant.

La négation, si on laisse de côté l'emploi métaphorique ou insensé du terme - selon lequel même un poing sur la table constituerait une négation -, la négation est une fonction qui appartient exclusivement à l'activité verbale. Je ne nie pas le noir en indiquant le blanc. Je le nie si, et seulement si, *je dis* « non noir ». Le trait distinctif de la négation linguistique (mais l'adjectif, je répète, est pléonastique) consiste à proposer le même contenu sémantique, précédé du signe algébrique opposé. Le « non » est posé devant un syntagme prédicatif (« il est gentil », « il est allé à Rome », « il m'aime ») qui continue à exprimer l'état de choses ou le fait dont on parle dans toute sa consistance. L'état des choses ou le fait sont toujours désignés, et donc *conservés* comme signifiés, au moment où ils sont verbalement supprimés (« il n'est pas gentil », « il n'est pas allé à Rome », « il ne m'aime pas »). Supposons que le SS pense: « Les larmes de ce vieux juif ne sont pas humaines ». Sa proposition conserve et supprime en même temps l'empathie suscitée par la « simulation incarnée » : elle la conserve, puisqu'elle parle des larmes d'un individu de la même espèce, non d'une humidité quelconque. Elle la supprime, en ôtant aux larmes du vieux le caractère humain qui, pourtant, était implicite dans leur perception-désignation immédiate comme « larmes du vieux ». C'est seulement en vertu de cette capacité d'abroger ce que l'on admet néanmoins, que le signe « non » peut interférer destructivement avec le dispositif biologique sub-personnel du « co-sentir neural ». La négation n'empêche pas l'activation des neurones-miroirs, mais rend leur sens ambigu et leurs effets réversibles. L'officier nazi n'a pas de difficulté à nier la qualité d'homme au vieux juif, même s'il en comprend pleinement, par identification simulatrice, les émotions et intentions. La pensée verbale, en montrant une remarquable habileté à ruiner l'empathie intra-spécifique, constitue la condition d'existence de ce que Kant appelle le « mal radical » (KANT 1792).

Un des textes les plus éclairants et inspirés qui aient été écrits sur l'esprit social est la section A du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, consacrée justement à la « reconnaissance réciproque des consciences ». On s'accorde généralement à dire que cette histoire finit bien, c'est-à-dire que ces pages illustreraient que la reconnaissance réciproque se réalise finalement, malgré les nombreuses entraves. Selon moi, c'est un malentendu. En effet, si l'on feuillette sans préjugés le chapitre IV de la *Phénoménologie* (peut-être en cachant le livre de Hegel derrière un livre de Pinker, pour éviter les situations embarrassantes), on s'apercevra qu'en réalité il rend plutôt compte des différentes façons dont la reconnaissance réciproque peut *échouer*. Hegel présente un riche catalogue d'échecs et de coups dans l'eau : agressivité qui anéantit toute empathie et mène à l'autodestruction, reconnaissance unilatérale du seigneur de la part du serf, émancipation graduelle du non-homme asservi, qui cesse à son tour de reconnaître l'humanité de celui qui autrefois ne l'avait pas reconnu ; enfin, pour couronner le tout, la « conscience malheureuse » qui intériorise la négativité inhérente aux rapports sociaux, jusqu'à faire de l'aporie une attitude chronique. En exposant cette série d'insuccès manifestes, Hegel montre comment l'être pensant affaiblit, au moyen des mots, et parfois anéantit complètement, la syntonie innée entre les Hommes, c'est-à-dire

l'œuvre des neurones-miroirs. Bien qu'il perçoive immédiatement les états d'âme et les intentions de son semblable par un processus neurophysiologique, l'être humain est toutefois en mesure de nier que ce dernier soit son semblable. La menace constante de la non-reconnaissance : voici la contribution hégélienne à une enquête naturaliste, pas du tout idyllique, de la socialité de l'*Homo sapiens*.

À propos de la négation linguistique, de sa portée éthico-économique, je me limite à une observation incidente sur le *Sophiste* de Platon. Je pense que l'épicentre théorique de ce dialogue, c'est-à-dire la discussion serrée sur les conditions qui nous permettent de nier ce qui est et d'affirmer ce qui n'est pas, décrit minutieusement une *étape ontogénétique*). Le bouleversement provoqué dans les premières années de la vie par le développement du langage verbal à partir des précédentes formes de pensée est reconstruit, ici, dans le menu détail. La possibilité de nier, d'affirmer le faux, de se rapporter au non-être, n'est pas escomptée, et au contraire suscite un authentique étonnement et pose des questions épineuses. Le *Sophiste* est peut-être la seule œuvre philosophique qui prenne au sérieux le traumatique avènement du « non » dans la vie humaine. Dans un certain sens, le dialogue platonicien ne fait que s'interroger sur ce qui arrive quand l'enfant devient capable d'exprimer sa colère à sa mère, en disant : « Tu n'es pas ma mère ». Décisive, pour le locuteur débutant, est la découverte de la faculté de dire *ce qui n'est pas*. En effet, c'est cette faculté qui détermine une césure avec la cognition pré-linguistique, et permet de contrevenir, dans une certaine mesure, au « co-sentir neural ».

Pour Platon, la négation d'un prédicat signale que le sujet grammatical du discours est *différent* (*héteron*) des propriétés attribuées par le prédicat (*Sophiste* 257 c 1-3). La diversité n'a rien à faire avec la contrariété. Si je dis qu'un adolescent « n'est pas beau », je n'affirme pas qu'il « est laid », mais j'ouvre la voie à un ensemble indéfini de prédicats hétérogènes (*héteroi*) : « ennuyeux », « faible », « grand », etc.

L'*héteron*, véritable enjeu de la négation linguistique, aide à comprendre la dynamique de la non-reconnaissance entre les êtres humains. Dans l'affirmation « ceci n'est pas un homme » à propos du vieux juif, l'officier nazi n'affirme pas que sa victime personnifie le *contraire* d'« un homme », mais qu'il est quelque chose de différent de la signification habituelle de ce mot : par exemple, « totalement inerte », « privé de toute dignité », « capable de s'exprimer seulement par des gémissements inarticulés ». Personne ne peut soutenir que le juif (ou l'arabe, dans le cas d'Oriana Fallaci) se situe aux antipodes du prédicat « humain », et encore moins le considérer comme un chat ou une plante, étant donné que les neurones miroirs attestent l'appartenance de l'être en question à notre espèce. La non-reconnaissance s'enracine plutôt dans la tendance du signe « non » à évoquer une *diversité* qui, étant en soi potentielle et indéterminée, est circonscrite au cas par cas par un recours à quelque propriété contingente (le comportement factuel d'un juif affamé ou d'un arabe enfermé dans un camp de réfugiés, par exemple). Quand l'enfant dit à sa mère : « tu n'es pas ma mère », il dit en effet qu'elle n'est pas ce que, par d'autres côtés, elle est indubitablement. L'enfant acquiert graduellement la familiarité avec l'*héteron*, avec le « différent ». Le nazi et Oriana Fallaci montrent le profil atroce de cette même familiarité.

4. La sphère publique comme négation d'une négation

Corollaires de l'hypothèse III. Le langage ne civilise pas l'agressivité de l'*Homo sapiens*, mais la radicalise outre-mesure, jusqu'à atteindre cet extrême qu'est la dénégation de la qualité d'être humain. Il est sans doute légitime de considérer que la

pensée verbale remodèle de fond en comble le co-sentir inné. À condition, cependant, de ne pas omettre une précision dérangement : « remodeler » signifie surtout que la pensée verbale érode l'originare sécurité du co-sentir. Seule cette érosion, en soi mortelle, ouvre la voie à une socialité complexe et malléable, constellée de pactes, promesses, normes, conflits, institutions jamais stables, projets collectifs aux issues impondérables. Il serait naïf de croire qu'un discours visant à persuader les interlocuteurs soit le simple prolongement culturel de l'empathie assurée dès l'origine par les neurones miroirs. Rien de plus faux. Le discours persuasif est plutôt la réponse obligée, donc aussi *naturelle*, à la lacération de l'empathie neurophysiologique par la négation linguistique. L'argumentation rhétorique introjecte la possibilité de dire « ceci n'est pas un homme », et en évente toujours à nouveau la réalisation. Elle ne fait que désactiver, avec des mots correspondant aux circonstances et aux affections, la partielle désactivation de l'« espace nous-centrique » provoquée par la faculté de parler. Référence à des prémisses partagées (*éndoxa*), détermination de répertoires thématiques (*tópoi*), métaphores, litotes, enthymèmes, ironie, réfutation, polémiques : les traditionnelles ressources de la rhétorique brident linguistiquement la négativité paroxystique que le langage même a introduit dans la vie animale. Elles règlent l'usage du « non » et délimitent la portée de l'*héteron*. Elles permettent enfin la reconnaissance réciproque entre des êtres qui pourraient aussi se renier.

La sphère publique typiquement humaine a la forme logique d'une *négation de la négation*. C'est un « non » placé devant le syntagme latent « non homme ». La négation linguistique exerce également son pouvoir sur elle-même : le « non » qui supprime-et-serve peut être à son tour supprimé (et conservé comme éventualité liminaire, passible de renvois infinis). L'« espace nous-centrique » né de la « simulation incarnée » devient une sphère publique non pas à cause de son renforcement évolutif, mais au contraire en raison de sa fragilisation périlleuse. L'espace « nous-centrique » et la sphère publique sont les deux modalités, affines mais incommensurables, de la socialité de l'esprit *avant* et *après* l'expérience de la négation linguistique. Avant cette expérience, l'infailible et impersonnel « co-sentir neural ». Après, l'incertitude de la persuasion, les métamorphoses et les crises du processus productif, l'âpreté des conflits politiques.

Pour qualifier la négation de la négation, grâce à laquelle le langage inhibe le « mal radical » qu'il a lui-même rendu possible, j'emploie un outil théologico-politique qui a subi une longue gestation historique : la notion de *katéchon*. Ce mot grec, qui apparaît dans la seconde épître à Thessalonique de l'apôtre Paul, est traduite généralement comme « force qui retient ». Le *katéchon* est le sujet, ou la structure, qui entrave et diffère sans cesse la ruine de l'humanité : le triomphe de l'Antéchrist pour le théologien, la désagrégation de l'ordre social pour la pensée politique médiévale et moderne. Eh bien, le langage est le *katéchon* naturaliste qui, favorisant la formation d'une sphère publique - à travers l'application du « non » à un précédent « non » -, *retient* la catastrophe de la non-reconnaissance. Il s'agit d'un *katéchon* assez singulier, puisqu'il sauve d'une catastrophe qu'il ne cesse de fomenter : l'antidote ici n'est autre chose que le venin.

Neurones miroirs, négation linguistique, intermittence de la reconnaissance réciproque : ces facteurs, coexistants et pourtant dissonants, définissent l'esprit social de notre espèce. Leur dialectique mine le fondement de toute théorie politique, par exemple celle de Noam Chomsky (1970 et 1988) qui oppose la naturelle « créativité du langage » à l'iniquité et à la soif de pouvoir des organes politiques. La fragilité de l'« espace nous-centrique », à imputer justement aux perturbations que le langage et

sa « créativité » comportent, doit être la toile de fond sur laquelle se détachent les mouvements politiques visant à une transformation de l'état des choses. Un grand et terrible philosophe de la politique, Carl Schmitt, a écrit sur un ton évidemment sarcastique (1932 : tr. fr. 103) : « Le radicalisme hostile à l'Etat s'accroît parallèlement à la confiance dans la bonté radicale de la nature humaine ». Il est temps de démentir cette équation malicieuse (cf. VIRNO 2010 : 148-194). Une analyse attentive de l'esprit social permet de fonder « le radicalisme hostile à l'Etat » et aux rapports de production capitalistes sur la « dangerosité » de la nature humaine (dangerosité alimentée par l'usage polyvalent du « non »), plutôt que sur son imaginaire bonté. L'action politique anticapitaliste et antiétatique n'a aucun présumé positif à revendiquer. Elle s'emploie au contraire à expérimenter des moyens nouveaux et plus efficaces pour nier la négation, pour poser le « non » devant « non homme ». Là où cette expérimentation réussit, l'action politique anticapitaliste et antiétatique incarne une force qui retient, assumant donc la forme du *katéchon*.

Bibliographie

CHOMSKY, Noam (1971), *Problems of Knowledge and Freedom*, Pantheon Books, New York.

CHOMSKY, Noam (1988), *Language and Problems of Knowledge. The Managua Lectures*, Cambridge (Mass.)-Londres, MIT Press.

GALLESE, V. (2003), « Neuroscienza delle relazioni sociali », dans FERRETTI, F. (édité par), *La mente degli altri. Prospettive teoriche sull'autismo*, Editori Riuniti, Roma, pp. 13-43.

KANT, I. (1792), *Religion innerhalb der Grenzen der bloßen Vernunft*, Jena.

Platone, *Le Sophiste*, texte établi et traduit par Auguste Diès, Les belles lettres, Paris, 1985.

SCHMITT, C. (1932), *Der Begriff des Politischen*, Hanseatische Verlagsanstalt, Hamburg; tr. fr. *La Notion de politique*, Paris, Flammarion, 1992.

SIMONDON, G. (1989), *L'individuation psychique et collective*, Aubier, Paris.

VIRNO, P. (2010), *E così via, all'infinito. Logica e antropologia*, Bollati Boringhieri, Torino; tr. fr. *Et ainsi de suite. La régression à l'infini et comment l'interrompre*, Éditions de l'éclat, Paris, 2013.

VYGOTSKJI, L. S. (1934), *Mišlenie i reč'. Psihologičeskie issledovanija*, Gosudarstvennoe Social'no-Ekonomičeskoe Izdatel'stvo, Moskva-Leningrad; tr. fr. *Pensée et langage*, Paris, La Dispute, 1987.

WINNICOTT, D. W. (1971), *Playing and Reality*, Tavistock Publications, London.